

LOUIS PAUWELS

**LE CHÂTEAU
DU DESSOUS**

roman

nrf

GALLIMARD



**LE CHATEAU
DU DESSOUS**

DU MÊME AUTEUR

SAINTE QUELQU'UN, roman (*Editions du Seuil*).

LES VOIES DE PETITE COMMUNICATION, illustrations
de Robert Lapoujade, préface de François Mauriac
(*Editions du Seuil*).

En préparation :

LA BARBE A DIEU, roman.

LOUIS PAUWELS

**LE CHÂTEAU
DU DESSOUS**

roman

nrf

GALLIMARD

6^e édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante-cinq exemplaires sur vélin pur fil
Lafuma-Navarre, dont soixante numérotés de
1 à 60 et cinq, hors commerce, marqués de
A à E.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1952.

A PAUL FLAMAND
pour l'amitié.

A PIERRE DHUMEZ
pour la féerie.

PREMIÈRE PARTIE

I

Des portes du château au chemin qui traverse la plaine, nos ruelles tournent avec de dures pentes et pendant trois heures l'armée descend, remonte sur un seul rang, coule lentement.

D'abord vous voyez, distançant l'armée d'un bon quart d'heure, le *Celui*, comme nous disons, le bel homme entièrement nu sur sa bête nue elle-même. La tête est sous un voile serré autour du cou. Il avance, balancé. Ce corps pâle, si mince, tout de même, entre les fortes pierres de nos maisons, sur la masse ondulante de

LE CHATEAU DU DESSOUS

l'animal, sous les bruits de cloches qui viennent par la rigole de ciel entre les toits, cette faiblesse du beau Celui au visage caché vous remonte l'amour de l'entre-jambes au cœur et vous vous sentez remuer à l'intérieur de la poitrine. Vous êtes sur le pas de votre porte, tout seul malgré les voisins, ramassé sous un globe de chaleur, saisi par le besoin de passer de l'autre côté de votre peau.

Il tient une perche à deux mains. Au bout de la perche un morceau d'étoffe rigide oscille à hauteur des greniers et l'on distingue dessus, repeint à neuf, un cormoran qui sort de l'eau.

Il est passé. On attend très longtemps, sans bouger, on n'en peut plus d'attendre. Puis des cris, des piétinements, des grincements de sabots sur les pierres, un sourd cliquetis enflent les ruelles proches ; la vôtre est encore plate, seulement occupée par les cloches, et soudain voici le roi, tout de suite suivi par la file des *Lutteurs* qui portent un vaste tablier de cuir et

LE CHATEAU DU DESSOUS

des disques d'acier sur le dos et la poitrine. Plus d'une heure, l'un derrière l'autre, ils descendent la ruelle, l'œil fixe, et au cul du dernier cheval commence le défilé des *Souples* qui vont à pied, portant des filins, des pièges, des maillets et des couteaux attachés à des cannes, vêtus de blanc du côté gauche et de noir du côté droit. Et enfin trois abbés sur des mules, les mains vides, la robe légère, passent en souriant devant nous quand le *Celui* est un petit point au milieu de la plaine.

Les cloches se reposent. Il y a un brusque silence, puis tous les oiseaux, d'un coup, se raniment dans les arbres, et ils essayent timidement leurs cris afin de faire revenir les bruits d'avant.



En riant, les félons nomment notre roi :
La Panse, parce qu'il est gros, large, lourd.

LE CHATEAU DU DESSOUS

Après le Celui, avant le premier Lutteur, il apparaît ; nous nous agenouillons à mesure ; il est comme un faucheur et nous le blé qui tombe avec d'heureuses inclinaisons. Sous son poids, les chevaux ne peuvent faire que quelques lieues ; on les abat ensuite, bavant de fatigue, les jarrets noués. On dit que sa face est large comme la poitrine d'un tireur à l'arc, mais on exagère, bien sûr, par enthousiasme. Cependant deux de nos visages accolés font la mesure du sien et c'est un visage très pâle, presque vert, barbouillé de rudes poils gris, le poison ayant changé la couleur de sa peau. Et au-dessus de ce ventre, sur l'amoncellement des plaques de fer et des tabliers de cuir, dans cette chair de fantôme gras, on voit un sourire sévère et bon qui vous fait frémir de respect et deux petits yeux bleu clair, couleur de la vie chaste.

Il serre dans son poing une épée que vous ne pourriez soulever, dont la garde est composée de quatre dents de porc

LE CHATEAU DU DESSOUS

sauvage. Il l'allonge vers nos têtes courbées, il part pour que règne la loi du père quand la famille est menacée : ce que veut le père ainsi veut la loi.

Nous sommes à genoux devant la porte de notre maison. Nous lui crions : « Victoire ! » Nous lui donnons aide de notre espérance : voilà notre roi, voilà Sa Majesté.

Ainsi, au début du printemps il est parti assiéger une citadelle au loin. Parfois un courrier arrive sur la place, grimpe sur la fontaine. Rien, le siège est long, il faut patienter. Confiance.



Quand les pétales des fleurs d'amandier se détachent, les pommiers deviennent roses et c'est le signal ; vous découvrez chaque matin, en sortant de la ruelle pour aller tâter les champs du bas, un nouvel

LE CHATEAU DU DESSOUS

arbre éclaté sur la plaine verte, pareil à un bouquet, à un groupe de mouettes qui se balance sur la mer. La rue sent la petite feuille, le lilas. Les collines se regonflent et le ciel, au-dessus, cesse de changer, s'installe dans le bleu ; vous en avez fini de discuter tendrement avec lui ; il ne répond plus ; c'est le vrai ciel.

Tu nettoies les bêtes, tu les mènes, tu retiens la charrue dans la terre d'un bout à l'autre des champs trop longs, à t'en perdre les jambes, tu bois un coup en plein milieu, dans le creux du silence, quand le cheval fait valser des mouches en se secouant la peau des cuisses, tu remontes ta ruelle, les mains entr'ouvertes et le mouvement de fraîcheur du soir te glisse sous les doigts comme une rampe d'eau tiède, tu te fais couler la soupe dans les trous de fatigue du corps, et le bahut, le dos du lit, un rond de bassine, s'appuient mollement sur toi, tu reçois de la pénombre de ta maison un drôle de baiser, un frôlement d'haleine au

LE CHATEAU DU DESSOUS

sucré et tu regardes trembler les fesses de ta femme sous la jupe, à hauteur de ta bouche, tu rentreras dedans avec les bénédictions du temps qui tourne sans mourir.

Mais : confiance, dit-on. Tu sais bien que le roi est en bataille ; tu le sais sans arrêt. Quelque chose passe à rebours de cette vie, ni peur, ni inquiétude, mais la bonne main rêche du danger, et vous vous défendez à la fois de craindre et d'oublier. Et vous n'espérez pas ceci ou cela, ni même la victoire, parce que ce ne serait guère offrir. Vous entretenez, dans les dessous de votre vie, de l'espérance fraîche, toute neuve, comme sans raison. Ainsi, à notre place, nous combattons avec honneur.

Le printemps sèche et voilà le commencement de l'été avec les odeurs de boulangerie des murs chauffés, dès que venant de la campagne on franchit le portail. La vertu flanche un peu. Tu oublies les batailles pour continuer de

LE CHATEAU DU DESSOUS

vivre à l'aise. Ou bien tu te souviens brusquement, et alors tu calcules, tu escomptes, tu supputes l'assaut du pillard ou le retour des victorieux. Tu frottes les habits de fête et au même instant tu demandes à ta femme de prévoir une cachette pour l'argenterie. Des saletés, des prudences.

Enfin, il y a trois jours, un Souple, sur un cheval pris au piège, se rue vers le portail. Il entre. Il est sur la place.

Comme la bête plonge la bouche dans la fontaine, il se retourne sur la selle, dégrafe son costume noir et blanc, jette son bonnet et nous appelle.

Quand on a dévalé les ruelles, abandonné les champs, quand on est tous ramassés autour de lui, il nous regarde en haletant, s'essuie longuement, du plat de la main, les poils de la poitrine, les coins des lèvres, ferme les yeux.

On entend la pluie de la fontaine sur le bassin, le cheval qui souffle en promenant à la surface son museau frisson-

nrf

Extrait de la publication

52 - V



A 24953